Notices nécrologiques

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **25 (1876)**

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NOTICES NÉCROLOGIQUES.

CHARLES-THÉODORE KUHN.

L'année 1874 a vu s'éteindre à Porrentruy un homme d'une science aussi vaste que profonde. M. Kuhn, ancien professeur au collége, puis maître à l'école normale de Porrentruy, est mort le 26 juillet, à un âge très-avancé. Fils aîné d'une nombreuse famille d'origine st-galloise, il était né à Porrentruy le 2 janvier 1784. Son père, Antoine Kuhn, avait été secrétaire du dernier Prince-Evêque de Bâle, Joseph de Roggenbach ; il était connu comme savant musicien, et il fut chargé de revoir et modifier le recueil de musique sacrée, connu sous le nom de *Vespéral.*

Les heureuses dispositions du jeune Kuhn se manifestèrent de bonne heure. Au collége de Porrentruy, appelé alors école centrale, ses rares aptitudes le firent bientôt remarquer des professeurs qui tous le considéraient comme un élève distingué. Envoyé à l'université de Strasbourg pour y étudier la médecine, il ne tarda pas à y mettre en relief les brillantes dispositions dont il était doué. Hâtons-nous de dire que ses talents n'étaient révélés que par ses maîtres ou par ses condisciples ; car déjà sur les bancs de l'école, Kuhn était avant tout un modèle de simplicité et de modestie, ce qu'il fut, du reste, toute sa vie. A l'université de Strasbourg comme à l'école centrale de Porrentruy, la puissance de sa jeune intelligence, unie à une activité peu commune, lui assignait tout naturellement un des premiers rangs parmi les élèves de l'établissement.

Heureux de pouvoir approfondir tous les jours davantage le domaine de la science médicale, pour laquelle il avait alors une très-grande passion, il s'était mis à l'étude avec un zèle et une persévérance qui n'étaient égalés que par les brillants succès qu'il obtenait, lorsqu'il reçut un jour une lettre où son père lui annonçait que, ruiné par les assignats, il se trouvait tout à coup dans la nécessité de lui faire interrompre ses études. Ce fut un coup de foudre pour le jeune Kuhn ; mais nécessité fait loi : il fut obligé de quitter l'établissement où il avait commencé ses études sous de brillants auspices et nourri les plus belles espérances d'avenir.

De retour à Porrentruy, il essaya de trouver dans les livres les aliments dont son esprit avait été pendant quelque temps richement doté à l'université de Strasbourg ; mais le manque de direction et plus encore l'absence des professeurs de talent dont il avait entendu les doctes leçons, lui firent vivement regretter ce sanctuaire de la science, qui pour lui était un idéal et qu'il avait cependant dû quitter si brusquement. C'est alors que, ne pouvant plus songer à terminer ses études de médecine, il se décida à entrer dans l'enseignement. Des démarches furent faites auprès du ministre français de l'instruction publique, et le jeune Kuhn obtint la faveur, si toutefois c'en était une, d'entrer comme maître d'études au lycée même de Strasbourg dont il avait conservé un si bon souvenir. Malheureusement, la place qu'il allait occuper, toujours ingrate et pénible, l'était doublement à l'époque dont nous parlons. Napoléon Ier, qui avait parcouru en conquérant les champs de bataille de l'Europe, avait entouré les armées françaises d'une auréole de gloire qui séduisait toute la nation. La jeunesse surtout était comme électrisée, et l'on voyait souvent les jeunes gens des écoles, tout imbus d'idées de gloire militaire, se refuser à l'étude, se montrer indisciplinés et aller même jusqu'à menacer les maîtres qui voulaient les ramener au sentiment de leurs

devoirs. M. Kuhn eut fort à souffrir de la part de jeunes lycéens plus avides de gloire que de science. Son caractère, rempli de bonté mélangée avec une certaine timidité, comportait difficilement la sévérité devenue alors indispensable à tout homme d'enseignement, mais tout particulièrement au maître d'études.

Après ce pénible début, M. Kuhn devint maître de l'une des classes élémentaires du lycée ; mais il ne trouva pas dans sa nouvelle carrière beaucoup plus d'agrément que dans la première. Toutefois il séjourna un certain nombre d'années à Strasbourg, et il y était à l'époque du siége de cette ville par les Autrichiens. Mais sa position lui devenait de jour en jour plus pénible ; il ne se plaisait plus dans un milieu qui était violemment agité par les passions politiques et par des menaces continuelles de guerre. Il lui fallait un sol plus calme pour donner libre cours à son amour pour la science et l'étude. Il jeta de nouveau les yeux du côté de son pays natal, et une place de maître étant devenue vacante à l'Institut agricole d'Hofwyl, M. Kuhn se présenta et fut nommé.

Cet institut, créé et dirigé par M. de Fellenberg, avait déjà acquis une renommée européenne. Fellenberg ne tarda pas à apprécier la valeur de M. Kuhn, comme capacité et comme caractère : il lui confia l'éducation de ses enfants.

Cette nouvelle tâche de M. Kuhn étant achevée, il dut chercher une nouvelle position. L'Empire venait de tomber : on réorganisait les écoles en France. Les anciens supérieurs de M. Kuhn n'avaient oublié ni ses services, ni ses talents ; ils lui firent des propositions avantageuses. M. Kuhn se laissa séduire par leurs promesses et quitta de nouveau la Suisse pour aller occuper une chaire de professeur au lycée de Strasbourg, mais il y resta à peine une année : il eut bien vite assez d'un régime qui répugnait à ses goûts pour la science sérieuse et vraie.

De retour en Suisse, M. Kuhn revint à l'institut de Fel-

lenberg, où il enseigna jusqu'en 1839. Fellenberg était mort, laissant une réputation dont se glorifie le canton de Berne ; mais personne ne voulait prendre à son compte un établissement si considérable.

Soit que la nouvelle position ne fût pas de son goût, soit qu'il fût séduit par une sorte d'attrait que semblait lui offrir momentanément le commerce, il se rendit au bout de quelque temps chez son frère qui était alors marchand de vins à Rheinfelden ; mais ne se sentant pas né pour le négoce, il retourna bientôt à Hofwyl et rentra ainsi dans l'enseignement qu'il ne devait plus quitter. Appelé par M. Stockmar au collége de Porrentruy, que l'on était occupé à réorganiser, il y enseigna pendant quelque temps et fut ensuite nommé maître à l'école normale qui avait été fondée peu d'années auparavant et où il devait terminer une des plus longues carrières qu'il ait été donné de remplir à un homme d'enseignement.

M. Kuhn avait atteint sa 55me année lorsqu'il vint à Porrentruy. A un âge où la plupart des hommes commencent à aspirer au repos, sa position matérielle l'obligeait au contraire à rechercher une place qui le mît à même de pourvoir à son existence, toute modeste qu'elle fût. Il se trouvait en effet sans aucune fortune, ses petites économies ayant été englouties dans la faillite d'un parent pour lequel il avait répondu. Sa richesse à lui se trouvait toute entière dans sa belle intelligence, dans ses profondes connaissances et surtout dans son caractère plein de sagesse et d'une grande indépendance. En outre, M. Kuhn était très-avantageusement connu des autorités bernoises et des patriotes jurassiens, qui l'appelèrent dans l'ancienne cité des Princes-Evêques.

En qualité de maître auxiliaire à l'école normale de Porrentruy, il eut à enseigner diverses branches qui toutes lui étaient également familières. Quoique versé dans les sciences mathématiques et l'histoire, c'est la chimie qui était son étude de prédilection. Sa passion pour cette

branche était d'autant plus remarquable que les moyens lui manquaient pour se procurer les instruments indispensables à ses expériences, et qu'il n'eut jamais de laboratoire à sa disposition. Il y avait vraiment quelque chose d'admirable à le voir sur la limite qui sépare la vieillesse de la décrépitude, travailler en se servant d'ustensiles d'une simplicité presque risible, si toutefois l'on eût pu rire de ce vieillard vénérable, encore amoureux d'une science improductive pour lui. Il éprouvait un plaisir tout particulier à raconter les petits travaux qu'il avait exécutés pour suivre humblement, parmi les troupiers de l'arrière-garde, les conquêtes d'une science, née comme lui vers la fin du siècle dernier. La mémoire de l'octogénaire était encore toute fraîche, et il était à même de donner sur cette branche des détails extrêmement minutieux et que l'on chercherait en vain dans les ouvrages de chimie industrielle. Il montrait en souriant comment il ajustait les fourneaux de pipe en faïence qui lui tenaient lieu de petits creusets, comment il disposait les tuyaux de pipe qui devaient, à un moment donné, amener un gaz au milieu de la substance calcinée et remplacer pour cet usage les tubes de porcelaine dont se servent les chimistes.

C'est avec ce matériel digne de l'époque lacustre que M. Kuhn entreprit de découvrir la fabrication de l'*outre-mer* artificiel.

Comme il s'agit ici d'une importante découverte se rattachant au nom de l'humble savant auquel nous consacrons ces lignes, nous croyons devoir rappeler très-brièvement l'historique de ce sujet qui, à une certaine époque, a si vivement préoccupé le monde scientifique et peut-être plus encore les spéculateurs.

Le *bleu d'outre-mer*, très-recherché des anciens peintres à cause de sa beauté à la fois si rare et parfaitement inaltérable, n'était autre chose que la poudre d'une pierre fine, le *lapis-lazzuli*. On a payé cette belle couleur jusqu'à 200 fr. l'once ; on la tirait en petite quantité de la Perse, de la Chine et de la Grande-Boucharie.

Depuis longtemps la composition du *lapis* n'était plus un secret : plusieurs chimistes l'avaient analysé et avaient publié le résultat de leurs recherches. Vers 1828, Gmelin et Guimet réussirent à peu près simultanément, à préparer de l'outre-mer artificiel presque aussi beau que celui de la nature, mais ayant, au dire des connaisseurs, une nuance légèrement verdâtre qui lui faisait préférer, malgré la différence de prix, l'outre-mer naturel. Les journaux scientifiques annoncèrent la découverte des deux chimistes en indiquant le point de départ de leurs recherches. Il n'en fallut pas davantage pour exciter tous les chimistes industriels à chercher des procédés nouveaux ou meilleurs que ceux de Gmelin et de Guimet, afin de les exploiter à leur profit. La rumeur soulevée autour de la question parvint jusqu'à M. Kuhn qui, au milieu des occupations les plus humbles et les plus éloignées de ses goûts, ne cessait de s'occuper de chimie pratique, bien qu'il fût réduit à opérer sur quelques grammes de substance seulement, et avec les instruments si imparfaits dont nous avons parlé plus haut.

Il se mit aussitôt à l'œuvre, et ses laborieuses recherches qui avaient pour unique mobile le culte que ce savant rendait à la science, furent couronnées d'un plein succès. Non-seulement M. Kuhn découvrit, mais il AMÉLIORA le procédé Guimet et réussit à préparer le bleu d'outre-mer avec une nuance tout-à-fait pure.

M. Kuhn était trop modeste et trop timide pour exploiter sa découverte. Sa carrière souvent malheureuse, entrecoupée de tristesses, de pertes et de revers, avait brisé en lui l'initiative et l'énergie, et l'avait même rendu très-méfiant envers les hommes et la fortune. Ajoutons que pour tirer parti de sa découverte, il eut fallu acheter un brevet, puis trouver un bailleur de fonds, ce qui lui eut nécessité des démarches, des voyages, et peut-être même eût-il été obligé de renoncer à son modeste emploi. Somme toute, il eut fallu probablement dépenser beaucoup

d'argent sans être sûr de réussir ; or, tout cela dépassait les ressources financières et le courage de M. Kuhn.

Le temps, qui pour lui s'écoula en hésitations, fut mis à profit par les autres chimistes. Guimet lui-même perfectionna ses procédés de manière à pouvoir livrer un bleu aussi beau et aussi solide que celui de la nature et dont la renommée a consacré le nom ; aujourd'hui encore, on dit « bleu Guimet, » bien que les chimistes et les spéculateurs aient modifié à l'envi et simplifié la fabrication au point de livrer à DEUX FRANCS le kilogramme ce qui a coûté jadis SIX MILLE QUATRE CENTS FRANCS.

De nos jours, l'outre-mer artificiel n'est plus seulement employé dans la peinture artistique, mais encore dans l'impression des tissus et des papiers peints, dans l'azurage du papier et du linge.

M. Kuhn qui, dans la découverte du bleu d'outre-mer, s'est montré à la hauteur des premiers chimistes de l'époque, a fait en outre diverses expériences très-instructives dans le domaine de la chimie pratique, et s'est aussi occupé de la teinture dite *rouge d'Andrinople*. Ses connaissances en physique étaient de même très-étendues, et toutes ses études étaient dirigées vers le côté pratique. C'est lui qui le premier s'occupa de daguerréotypie à Porrentruy. De même que dans ses expériences de chimie, il avait aussi pour la confection des plaques employées alors dans cet art, tout un matériel des plus primitifs et fabriqué en grande partie par lui-même.

Une troisième branche de la science également très-familière à M. Kuhn, était l'astronomie. Il avait trouvé un système à lui pour expliquer la formation de la grêle, système fort rationnel et certes bien préférable à celui de Volta. Rien de plus original, mais aussi rien de plus admirable que les instruments employés par ce bon vieillard pour expliquer et démontrer à ses élèves le cours des astres et les principaux phénomènes célestes. Nous croyons le voir encore entrer dans sa classe, apportant quelques

vieux cercles de tonneaux auxquels étaient attachées par des fils, des boules de différentes grosseurs et qui lui servaient à nous démontrer les divers mouvements de rotation et de translation des corps célestes, leurs orbites, etc,, etc. Plus d'une fois le sourire nous arrivait sur les lèvres à la vue de son bagage d'instruments plus ou moins bizarres ; mais en voyant avec quelle habile intuition il s'en servait pour nous expliquer le sujet de sa leçon, nous étions obligés de rendre hommage à l'art ingénieux du savant et humble professeur.

Le champ d'études parcouru par M. Kuhn était tellement vaste que la tâche serait fort longue s'il fallait jeter un coup d'œil, même rapide, sur les diverses connaissances de cet homme de science. Il possédait plusieurs langues tant anciennes que modernes, et les nombreuses citations latines dont il savait émailler si habilement sa diction, prouvaient que la langue de Virgile lui était familière. En outre, il suffisait de l'entendre parler soit de la peinture, soit de la musique, pour reconnaître que les beaux-arts le comptaient au nombre de leurs adeptes.

On comprend aisément combien devait être profond et riche l'enseignement de cet homme d'une aussi vaste érudition. On trouvait en lui le professeur qui dominait son sujet et le développait jusque dans ses moindres détails. Par contre, la sévérité devenue pour ainsi dire proverbiale chez l'homme d'enseignement, lui était inconnue ; elle était, on le comprend, entièrement incompatible avec son caractère doux et même empreint d'une certaine timidité. L'élève qui se montrait insouciant ou inattentif à ses leçons, était averti par quelques paroles mesurées et bien senties ; et quand ce moyen restait sans effet, on ne tardait pas à lire sur la figure du maître l'expression d'une douleur intérieure qu'il s'efforçait du reste de concentrer. Par contre, on voyait sa figure s'épanouir de bonheur lorsque l'élève, attentif à son exposé, suivait son enseignement et cherchait à en profiter. C'est alors que

sa parole devenait de plus en plus vive, son regard ou plutôt toute sa physionomie s'animait, et son enchaînement d'idées se complétant l'une l'autre, offrait alors un intérêt des plus rares.

Quiconque a entendu la conversation de ce modeste savant aura pu admirer la richesse de pensées qui meublaient sa belle intelligence. Ajoutons que pour les rendre, il avait constamment à sa disposition un choix d'expressions qu'il savait employer avec une justesse peu commune.

Enfin, pour ne point dépasser les limites que nous nous sommes proposées en écrivant cette courte notice, nous nous résumerons en disant que M. Kuhn fut un homme d'une science réelle et profonde, doué d'un caractère indépendant et de la plus parfaite loyauté. Ce modeste savant, cultivant la science pour ainsi dire dans l'ombre, aura été une protestation énergique contre la sottise et la vaine ostentation qui ne sont que trop souvent le partage de tant d'audacieuses nullités.

Puisse la jeunesse studieuse de notre pays marcher sur les traces de ce vétéran de la science !

G. Schaller.

JOSEPH DUCRET.

En 1875, la Société jurassienne d'émulation, ainsi que l'Ecole cantonale de Porrentruy, a fait une perte sensible par la mort de M. le professeur J. Ducret. Nous devons un souvenir à ce laborieux collègue, à ce savant aussi modeste que distingué.

Joseph Ducret naquit à Versailles le 13 avril 1836. Il perdit son père de bonne heure et vint se fixer à Genève d'où sa mère était originaire. Cette bonne mère d'abord, puis, après sa mort prématurée, une parente dévouée, Mlle Reverchon, institutrice à Genève, qui eut la douleur de ne pas entendre ses dernières paroles, prirent le plus grand soin de son enfance. Il commença ses études au collége des Jésuites à Mélan (Savoie), les poursuivit au collége de Genève, Ecole industrielle, et les acheva (1855) à l'Académie de cette ville. Dès son jeune âge, il montra pour la science des dispositions précoces ; il remontait au principe des choses : un témoin bien informé nous rapporte que sans avoir jamais vu travailler des horlogers, il avait découvert un système de montre, et construit de même un baromètre de son invention. L'étude l'absorbait tout entier ; il y consacrait ses heures de loisir, et semblait né uniquement pour le travail. Il avait des aptitudes surtout pour les sciences physiques et naturelles. Aussi ses succès furent rapides, et quand il eut terminé ses cours, il avait tout ce qu'il fallait pour entrer dans la carrière où l'appelaient ses goûts, l'enseignement public.

J. Ducret était dans sa vingtième année (1856) quand le proviseur du collége d'Annecy lui offrit la place de professeur de mathématiques et d'histoire naturelle dans cet établissement. Il accepta ces fonctions et les remplit si bien qu'à 22 ans la ville d'Annecy le nomma encore conservateur de son musée.

Cependant un événement capital venait de se passer dans cette région si paisible naguère; la guerre d'Italie amenait à sa suite l'annexion de la Savoie. Bien que Français d'origine, le jeune professeur était Suisse et républicain de cœur, par son éducation toute genevoise ; la Savoie changeant de maître, il avait rêvé pour elle d'autres destinées et l'Empire ne lui était pas sympathique. Nombre de Savoisiens marquants étaient venus à Genève chercher une seconde patrie ; J. Ducret, comme eux, aspirait à fournir sa carrière sur le sol helvétique. Dans ces circonstances, X. Stockmar proposa au professeur d'Annecy, qu'on lui avait chaudement recommandé de Genève, la chaire de professeur de chimie et des sciences naturelles, à l'Ecole cantonale qui s'organisait alors à Porrentruy. J. Ducret n'eut garde de refuser et vint, en 1860, se fixer dans notre ville où, pendant 15 ans, il devait enseigner avec un succès croissant et trouver une fin prématurée.

J. Ducret était un excellent professeur : les nombreux élèves qu'il a formés et dont plusieurs en ce moment sont attachés à des établissements florissants de la Suisse, seraient là au besoin pour en témoigner ; si le niveau des études scientifiques à Porrentruy parut assez élevé à la direction de l'Ecole polytechnique fédérale pour autoriser, depuis huit ans, l'admission de nos élèves à cet établissement supérieur sur simple production d'un certificat de maturité, on le lui doit en grande partie ainsi qu'à M. Durand. Aimant la science pour elle-même, J. Ducret avait le talent d'en donner le goût à ses disciples. Il ne négligeait rien dans ce but : il multipliait les expériences, prolongeait les leçons, toujours trop courtes à son gré, stimulait le zèle des élèves, faisait des excursions fréquentes avec eux, leur expliquant sur place la nature de nos roches et les espèces de la flore jurassique. Sa parole était claire, abondante, pleine de feu ; il excellait tout à la fois à instruire son auditoire et à le passionner pour l'étude. Toujours à la disposition de chacun, il ne négli-

geait aucune occasion de faire passer dans une jeune intelligence, l'étincelle qui l'animait. Suppléant aux lacunes des livres par des notes supplémentaires soigneusement élaborées, il avait aussi formé des collections en miniature, renfermant les principaux minéraux, qui facilitaient singulièrement la tâche des jeunes gens. Tel fut Ducret jusqu'à son dernier jour, tant que la maladie ne le força pas d'interrompre ses cours pour aller dans le Midi rétablir sa santé gravement compromise ; mais alors même le savant continuait son œuvre, et rapportait des Alpes de Savoie ou des bords du Léman, de Rome ou de Naples, de nouveaux sujets d'étude.

C'est que chez Ducret, le savant et le professeur ne pouvaient se séparer. La géologie, la botanique, la chimie ouvraient devant lui un vaste champ d'activité, qu'il cultivait sans relâche. Membre de la Société helvétique des sciences naturelles et de la Société jurassienne d'émulation, il prit souvent part aux réunions de la première et présenta à la seconde de nombreux travaux ; cette année notamment, qui fut la dernière de sa vie, il fournit un riche contingent d'observations scientifiques. J. Ducret donnait volontiers à ses études une direction pratique et visait à populariser la science ; c'est encore un trait distinctif de son caractère ; ainsi, son écrit le plus récent, qui a paru dans l'*Annuaire du Jura* et auquel il n'a pas mis la dernière main : *Les premières notions d'hygiène privée*, est parfait, au dire des connaisseurs. On a de même fort remarqué son travail : *Peut-on trouver de la houille à Cornol ?* Rappelons encore ses recherches sur les *Champignons comestibles* , son mémoire sur *les essais du lait* et la traduction du mémoire du professeur Boltzhauser, *sur l'expérience de Foucault.* Quand mourut M. Durand, recteur de l'Ecole cantonale, M. Ducret lui consacra une *Nécrologie* remarquable, hommage légitime rendu à la mémoire de cet excellent professeur. Nous bornons là ces indications , ne pouvant énumérer toutes

les études de J. Ducret ; il en a laissé plusieurs manuscrites ; espérons que, suivant le vœu qui en a été émis, elles paraîtront dans les *Actes* de la Société jurassienne d'émulation.

J. Ducret a succombé au mal dont il souffrait depuis 8 à 10 ans, et qu'il surmonta longtemps, grâce à une énergie peu commune. Bien des circonstances semblaient de nature à hâter sa fin. La mort d'une femme d'esprit et de cœur, qui possédait toute son affection, puis celle de son fils unique l'éprouvèrent cruellement. Toutefois il résista à ces coups terribles, et prolongea ses jours presque au delà du terme prévu par la faculté, soutenu par le double amour de la science et de deux jeunes filles dont l'avenir était sa préoccupation constante. — Cependant, rebelle à tous les remèdes, la maladie de poitrine suivait sa marche fatale. J. Ducret donna des cours jusqu'à la mi-juin 1875 ; il se vit alors forcé de garder la chambre, mais son esprit ne restait pas inactif et s'occupait de ses chères études. Le 17 juillet, à 2 heures, il entretenait encore un de ses collègues des travaux qu'il avait préparés pour la Société d'émulation et d'un échange de fossiles ; à 4 heures il était sans connaissance. Il mourut le 20, après trois jours d'une agonie cruelle. La science perd en lui un disciple fervent, l'Ecole cantonale un professeur hors ligne, deux enfants un excellent père.

Nous ne parlerons pas du rôle politique que M. Ducret a joué dans notre pays, nous n'avons en vue, en écrivant ces lignes, que de rendre un dernier hommage à l'homme de science. Sur sa tombe, M. le professeur Froidevaux rappela les services que le défunt avait rendus à l'Ecole ; un élève dit le charme et la haute valeur de son enseignement. Tous deux faisaient acte de justice et étaient les organes de la voix publique. Ajoutons un mot qui complétera l'éloge de J. Ducret : Ce fut un Suisse (il avait été reçu bourgeois d'Epiquerez en 1868) dévoué à sa patrie et ce fut un honnête homme. X. K.